

ETC



## Des mondes de l'entre-deux Entretien avec Isabelle Hayeur

Isabelle Lelarge

Numéro 73, mars-avril-mai 2006

Chantiers (1)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lelarge, I. (2006). Des mondes de l'entre-deux : entretien avec Isabelle Hayeur. *ETC*, (73), 13-18.



## ACTUALITÉS/DÉBATS

### DES MONDES DE L'ENTRE-DEUX ENTRETIEN AVEC ISABELLE HAYEUR

**Isabelle Lelarge :** *Par quels cheminements artistiques en êtes-vous arrivée à travailler la thématique des chantiers ?*

**Isabelle Hayeur :** Mon intérêt pour les chantiers fut d'abord lié à mon propre vécu, puis à ma rencontre avec les travaux de certains artistes. J'ai grandi dans une petite ville de la rive nord de Montréal faisant maintenant partie du vaste territoire périurbain entourant la ville. En moins de 20 ans, ces régions ont été complètement transfigurées. Le paysage que j'ai connu, de l'enfance jusqu'au début de la vingtaine, fut celui d'un perpétuel chantier. Le rapport affectif que j'ai entretenu avec ce « déracinement en continu » fut plutôt douloureux. Cette réalité n'est pas seulement la mienne mais celle d'une grande partie de la population du Québec, de l'Amérique et du monde industrialisé en général.

**I. L. :** *Que signifie pour vous la thématique du chantier et renferme-t-elle d'autres référents dans votre travail (par ex., les « Excavations » présentées chez Thérèse Dion, à Montréal) ?*

**I. H. :** Je suis intéressée par les relations de réciprocité qui existent entre l'homme et le monde : nous fabriquons des paysages, ce qui façonne aussi notre identité en retour. Je cherche à fabriquer des lieux

qui révèlent les états des paysages et pointent vers les failles de notre manière d'habiter le monde, sans toutefois adopter une posture dénonciatrice, qui pourrait être réductrice.

L'homme s'inscrit dans le monde par ses actions. Notre époque est probablement celle où cette relation est la moins harmonieuse. Comme nous disposons aujourd'hui de moyens techniques très performants pour agir sur ce qui nous entoure, il me semble d'autant plus important de rétablir cet équilibre.

La représentation du chantier dans mes images se veut principalement une critique de la notion de progrès et de la vision marchande de nos sociétés. Lorsque le principe d'utilité subordonne les autres valeurs et que l'économie devient souveraine, les territoires sont simplement vus comme « ressources » et envisagés en tant que sites à dépouiller ou à consommer (tourisme). Aujourd'hui, cette logique instrumentale tend à envahir tous les champs de l'activité humaine.

**I. L. :** *Est-ce que vous pourriez énumérer et commenter les œuvres ou séries d'œuvres que vous avez réalisées et qui présentent des chantiers ?*

**I. H. :** Ce sont principalement les séries de photographies *Excavations*, *Dérives*, *Paysages incertains*, la vidéo



Isabelle Hayeur, Monument 1.

*Vertige*, l'œuvre in situ *Issue* et l'œuvre web *Si/Jamais* – mais on retrouve aussi des allusions au chantier dans d'autres œuvres.

Les séries *Paysages incertains* (1998-2002) et *Dérives* (1998-2000) ont été élaborées à partir de vues de parc nationaux et de divers chantiers de la périphérie urbaine. Dans la première, j'ai travaillé à partir d'environnements naturels réaménagés, particulièrement de réservoirs hydroélectriques, alors que la seconde présente des sujets plus urbains. Ces séries analysent les relations entre nature et culture dans un monde où leur (fausse) opposition est une idéologie dominante qui structure encore nos sociétés occidentales. *Si/Jamais* (1998-2000) est une petite œuvre interactive conçue pour le web. Elle présente des cartes postales virtuelles qui se transforment sous le toucher. Le visiteur du site peut faire basculer les images et transformer une sablière en bord de mer ou vider un lac de son eau. Ces paysages-spectacles créent le doute devant l'enchantement naturel et mettent en relief notre attitude ambivalente envers le monde. Dans la vidéo *Vertige* (2000), on assiste aussi à la transformation d'un paysage en chantier. L'œuvre a été réalisée à partir de prises de vues d'une gigantesque mine d'amiante à ciel ouvert située à Black Lake (Québec).

*Issue* (2004) est une œuvre in situ éphémère, ayant été présentée à l'incinérateur des Carrières de Montréal. Cette installation vidéo mettait en relation le site de l'incinérateur avec celui de l'ancienne Carrière Miron. La vidéo présentait une friche désolée qui se fondait à l'image d'une scène de banlieue, puis à celle

d'un dépotoir. Je cherchais à montrer les effets de la surconsommation, du gaspillage et de la pollution. Les visiteurs étaient ainsi confrontés au spectacle de la désolation que nous pouvons causer.

Dans la série *Excavations* (2005), j'ai amalgamé des vues de chantiers de banlieues à des photographies réalisées dans la région fossilifère des Badlands, en Alberta. Ces paysages se combinent assez naturellement, car leurs aspects bouleversés et dénudés les rapprochent; par contre, ils sont en opposition lorsque l'on songe à ce qu'ils évoquent. Les Badlands sont des lieux de conservation dont l'histoire naturelle est très riche; les Premières Nations, qui les traversaient, les considéraient comme des sites sacrés. Le chantier représente plutôt une forme de négation de cette histoire, car il procède par prise de possession et par effacement du paysage. Dans les images *Traces* et *Succession*, les différences d'échelle entre le chantier et le désert amènent le regard à glisser constamment de l'une à l'autre, rendant ainsi les compositions visuellement instables. Le passage d'une échelle monumentale à une échelle plus petite bouleverse les hiérarchies et l'équilibre de l'image; ce qui semblait immense et immuable occupe alors une position de vulnérabilité et ce qui semblait insignifiant et banal devient menaçant.

I. L. : *Est-ce que le chantier constitue pour vous un lieu ou un non-lieu ?*

I. H. : L'ethnologue français Marc Augé fut le premier à faire une analyse très complète du non-lieu, en le définissant comme un espace n'étant ni identitaire, ni relationnel ou historique. Le chantier m'ap-



Isabelle Hayer, Monument 2.



Isabelle Hayer, Monument 3.

paraît donc comme un non-lieu. Un lieu est un espace circonscrit devenu familier par la mémoire qui lui est attachée. Sous la pression de la mondialisation, nous assistons à la dissolution de cette notion, par la disparition graduelle du local et de l'identitaire.

La mise en chantier d'un territoire débute généralement par des actions de nivellement et d'effacement lors desquelles les lieux sont réduits à leur plus simple expression – sol, horizon, ciel – comme une sorte de degré zéro du paysage. Souvent, la terre arable de surface est elle-même enlevée pour être vendue. Lorsque les bulldozers se retirent, ils ne laissent derrière eux qu'une plaine désolée, anonyme et stérile. À mes yeux, cela constitue une forme de violence irréparable qui dépossède les territoires de leur histoire naturelle et des legs de leur culture vernaculaire. C'est pourquoi la plupart des chantiers m'apparaissent comme des « paysages défaits », et donc privés du sens qu'ils pourraient avoir pour nous. Paradoxalement, les *no man's land* sont très investis de notre présence, mais nous les occupons sans les habiter. Notre condition contemporaine trouve sa parfaite expression dans ces lieux que nous rendons déshumanisés.

C'est l'habitation qui rend les lieux possibles, car elle procède d'une recherche d'ancrage et d'un désir d'enracinement. Martin Heidegger écrivait : « C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir », ajoutant qu'il y aurait une crise du sens originelle du bâtir. Habiter, c'est ce qui bâtit notre être ensemble et donne du sens à notre séjour sur terre.

I. L. : *Qu'est-ce qui vous stimule : un « lieu » en devenir*

*où se construit progressivement un édifice... ou bien le résultat d'une ruine avec son réceptacle du passé ?*

I. H. : Ni un, ni l'autre en tant que tels mais plutôt l'ambiguïté entre ces deux états. La question est intéressante, car elle fait surgir un des paradoxes du monde contemporain qui m'intéresse particulièrement. Aujourd'hui, nous laissons souvent nos territoires entre les mains de promoteurs immobiliers ayant des visions mercantiles et bâtissons avec une vue à court terme. En quelques décennies, nos nouvelles constructions sont laissées à l'abandon ou sont démolies pour faire place à autre chose de plus neuf. Nous nous comportons avec l'architecture et le paysage comme avec nos objets de consommation usuels. On peut penser aux « magasins à rayons », aux stations d'essence et aux postes de péage que l'on laisse à l'abandon le long des voies de circulation. Ces reliquats sont les ruines d'un passé récent. Robert Smithson qualifiait de « ruines à l'envers » le délabrement urbanistique des paysages américains de l'après-guerre, en disant des architectures utilitaristes et des objets industriels qu'ils n'avaient rien de la « ruine romantique, parce que les édifices ne tombent pas en ruine après avoir été construits, mais qu'ils s'élèvent en ruine avant même de l'être ». À l'image d'un monde sans repères, cette société élevait des monuments anonymes, ne s'inscrivant dans aucune histoire ou tradition et ne renvoyant à rien d'autres qu'eux-mêmes.

I. L. : *Formellement, quels types de « relations » aimez-vous instituer entre la référence au chantier et d'autres éléments dans vos travaux ?*



Isabelle Hayeur, *Périphéries*.

I. H. : Par photomontage, je rends possibles des rencontres entre des lieux et des événements parfois très éloignés les uns des autres. C'est souvent par la confrontation entre des éléments antinomiques que j'y parviens. Les cohabitations singulières qui en résultent créent des rapprochements à la fois géographiques et sémantiques. Je cherche à faire des images ayant une certaine densité par accumulation de lieux et de sens. Cette concentration ajoute des dimensions et des références supplémentaires. Les lieux que je construis sont souvent difficiles à identifier et à localiser, à cause de la multiplicité des repères qui

sont amalgamés en eux, ce qui leur confère une certaine étrangeté. Je vois cette manipulation comme une façon de faire entrer le *hors champ* à l'intérieur de l'image, pour ainsi rendre visible des aspects du monde que la captation seule n'arrive pas toujours à montrer. Cela permet notamment de condenser les lieux pour « modéliser » des territoires trop vastes pour être contenus par l'objectif. Les espaces que je produis deviennent ainsi les expressions de ce qui *se joue dans un milieu*.

Je crois que la référence au chantier se situe surtout au niveau de la relation de tous les éléments entre eux,



Isabelle Hayeur, *Traces*, 2005. 126 x 213 cm

qu'ils représentent ou non des chantiers. En amenant divers lieux à tenir ensemble, je cherche à rendre tangibles des réalités qu'on ne pourrait voir autrement : des paysages invisibles mais qui font néanmoins partie de notre monde. Cette approche permet de montrer comment les choses sont liées entre elles, font partie d'écosystèmes, de mondes relationnels et de réseaux plus vastes. Je suis particulièrement intéressée par les effets de la mondialisation sur le monde que nous habitons. Aujourd'hui, le devenir des territoires et des sociétés dépend d'acteurs et de forces outrepassant les frontières. Les aménagements hypothétiques que je

s'agit, en quelque sorte, de remuer le réel pour faire jaillir une expression nouvelle. Ce qui est donné à voir, c'est davantage le processus de transformation lui-même que la représentation d'un lieu existant. Les montages que je réalise sont des mondes dont la cristallisation est relative.

C'est l'un des aspects que je voulais souligner lors de mon exposition solo intitulée *Chantiers*, qui s'est tenue au Centre des arts actuels Skol de Montréal, en 2001. À l'exception d'une seule image, les montages que j'exposais ne représentaient pas des chantiers, mais plutôt des paysages semblant naturels, à premiè-



Isabelle Hayeur, *Transit*.

conçois peuvent ainsi être vus comme les chantiers d'une époque globale.

**I. L. :** *Quel rôle la notion de chantier joue-t-elle dans la fabrication d'une œuvre ? Y a-t-il un parallèle entre les lieux déserts et abandonnés – strates de consommation et de nature – de vos travaux, et les différentes étapes de réalisation d'une œuvre que vous aurez photographiée ou vidéographiée et qui sera de nouveau numérisée ?*

**I. H. :** Le chantier n'est qu'une étape intermédiaire dans l'établissement d'un paysage. Lorsque l'on tente de le photographier, on ne fait jamais que fixer l'un de ses états, car il se dérobe sans cesse au regard. La manipulation devient pour moi une façon de réactiver ces lieux par leur remise en chantier virtuelle. Il

re vue. Il s'agissait pourtant de nature recomposée à partir de paysages déjà artificiels (comme des réservoirs hydroélectriques). La manipulation devenait un commentaire sur la facticité des lieux qui nous entourent. Une façon de montrer en le masquant le mécanisme de production, pour souligner que nous habitons un monde très construit, sans que cela ne se voie. Souvent, nous oublions que nos paysages sont les résultats de mises en scènes, puisqu'ils se confondent aisément avec leurs modèles originaux et se prêtent tout aussi bien aux activités de plein air : ils sont devenus en quelque sorte notre « nature ».

**I. L. :** *Que représente le concept des chantiers dans vos travaux ? Qu'est-ce qui nous attire en eux ? Le chantier*

permettrait-il d'installer une histoire, un climat, mais aussi une espèce de grandeur qui inciterait les divers éléments formels de l'œuvre ou motifs à dialoguer entre eux ?

I. H. : Le chantier, comme le terrain vague, la décharge, la friche ou les autres types de non-lieux que l'on retrouve dans mes travaux, sont des mondes de l'entre-deux. On y retrouve des valeurs associées généralement à notre époque postindustrielle, comme l'hétérogénéité et le pluralisme. Ce sont les plus indéfinissables des lieux, car les frontières y sont confondues et entremêlées. Ils sont propices aux rencontres et dialogues entre des éléments et des états antinomiques. On y retrouve des dialectiques, comme celle du sauvage et de l'aménagé, du paradisiaque et du désenchanté, du reconnaissable et de l'indistinct, du devenir et du déclin, de la désintégration et la régénérescence, du banal et du grandiose, du normal et du monstrueux, et ainsi de suite. Des forces vives y sont à l'œuvre dans un chaos de diversité et d'instabilité; pour l'artiste, ce sont des terrains très fertiles.

I. L. : À quoi fait référence, dans vos travaux, l'aspect intemporel et non déterminé du chantier ?

I. H. : Ces aspects convoquent des réflexions d'ordre philosophique et politique. Ils sont l'expression de phénomènes immémoriaux, comme l'impermanen-



Isabelle Hayeur, Aube, 2005. 213 x 125 cm.



Isabelle Hayeur, Blindsight, 2005. 267 x 152 cm.

ce des choses et la précarité de l'existence. Au-delà de ces vérités fondamentales de notre monde, je les considère comme des signes de la mouvance et de l'incertitude générale de notre époque.

L'indétermination du terrain vague me semble plus intéressante que celle du chantier. Ce qui distingue le chantier du terrain vague, c'est la prise de possession, le projet, la direction qui est donnée. Dans nos villes achevées, surchargées et bruyantes, le terrain vague c'est l'espace qui reste, un espace anarchique qu'on oublie et qu'on laisse en paix. Il représente pour moi un lieu de résistance aux forces de contrôle et de hiérarchisation de nos sociétés. C'est d'ailleurs souvent le lieu de refuge des marginaux et des sans abris.

ENTRETIEN DIRIGÉ PAR ISABELLE LELARGE

#### NOTE

<sup>1</sup> Marc Auger, *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, en 1992.

Martin Heidegger, *L'homme habite en poète*, Essais et conférences, 1958.